

Une histoire des civilisations

sous la direction de
Jean-Paul Demoule
Dominique Garcia
Alain Schnapp



La Découverte ⁺Inrap⁺

Comment l'archéologie
bouleverse nos connaissances

Une histoire des civilisations

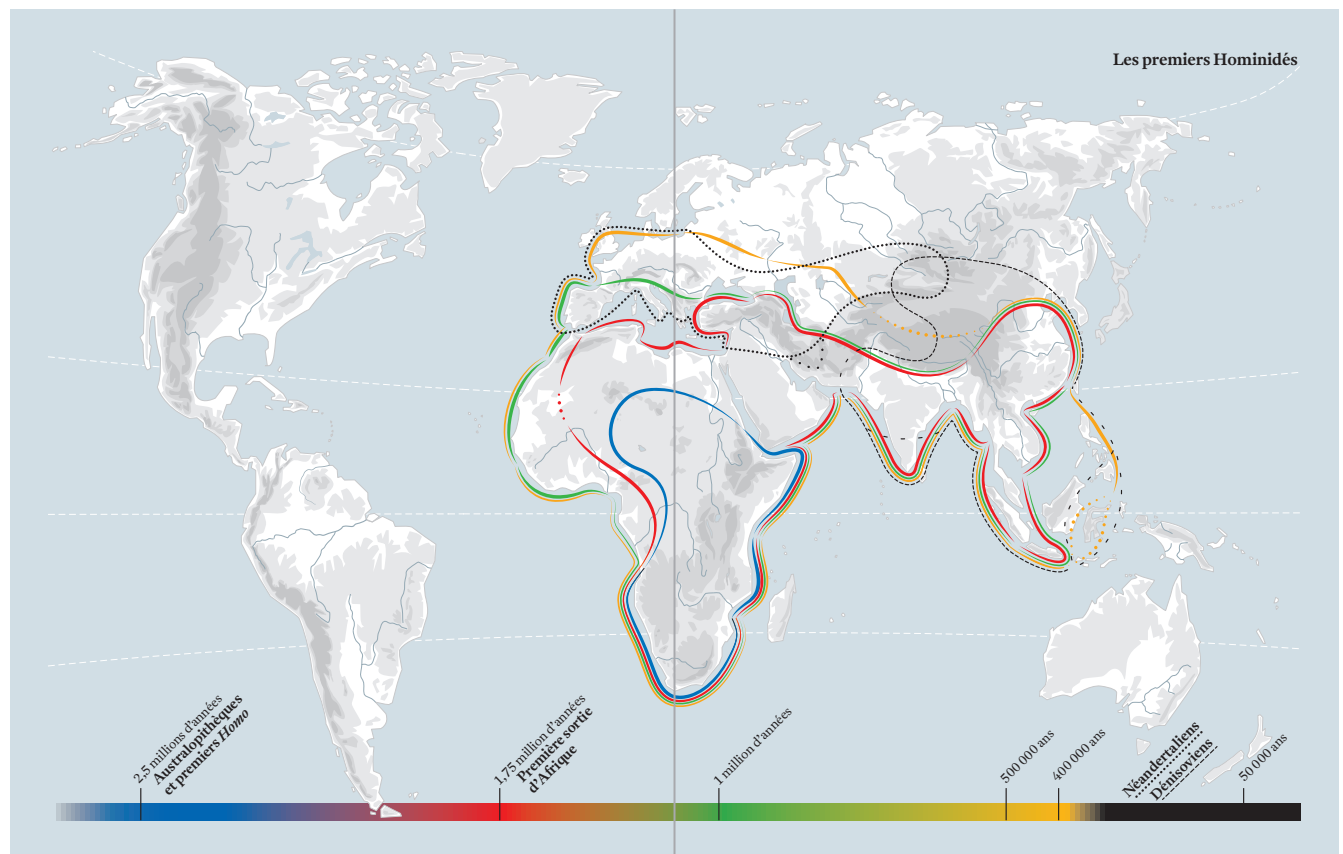
Comment l'archéologie bouleverse nos connaissances

Depuis les années 1980, une révolution silencieuse a bouleversé nos connaissances sur l'histoire de l'humanité: celle suscitée par les extraordinaires progrès techniques et méthodologiques de l'archéologie, particulièrement grâce au développement de l'archéologie préventive. Nombre des représentations d'hier ont été nuancées, des pans entiers de cette histoire, jusque-là ignorés, ont été mis au jour. Mais si cette révolution a donné lieu à un foisonnement de publications scientifiques, il manquait une vision globale, accessible aux non-spécialistes. C'est ce défi qu'ont voulu relever ici trois des plus éminents archéologues français. Réunissant les contributions de soixante et onze spécialistes mondiaux, associées à une riche iconographie et à une cartographie originale, cet ouvrage propose une histoire renouvelée des civilisations. Il couvre l'ensemble des périodes et des continents, en mettant l'accent sur les avancées les plus significatives: la localisation du berceau de l'hominisation, les origines et l'extension des civilisations sédentaires, les stratégies économiques et politiques qui ont mené à la fondation des grands empires et les conditions de leurs dislocations, les modalités de la mondialisation des époques moderne et contemporaine, sans oublier les migrations qui se sont succédé de la préhistoire jusqu'à nos jours. Grâce à cette vision globale de l'aventure humaine, on découvrira comment l'archéologie apporte sa contribution à la connaissance des sociétés sans écriture comme à celle des civilisations de l'écrit. Et comment elle rend possible un nouveau dialogue entre sources textuelles et sources matérielles, qui bouleverse plusieurs domaines de l'histoire ancienne, médiévale et moderne.

Jean-Paul Demoule, spécialiste du Néolithique et de l'âge du Fer, est professeur émérite de protohistoire européenne à l'université de Paris I Panthéon-Sorbonne et membre de l'Institut universitaire de France. Il a mené des fouilles en France, en Grèce et en Bulgarie. Il a participé à l'élaboration de la loi française sur l'archéologie préventive et à la création de l'Institut national de recherches archéologiques préventives, qu'il a présidé de 2001 à 2008. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont *Mais où sont passés les Indo-Européens?* *Aux origines du mythe de l'Occident* (Seuil, 2014).

Dominique Garcia, membre senior de l'Institut universitaire de France et professeur d'archéologie à l'université d'Aix-Marseille, est président depuis 2014 de l'Institut national de recherches archéologiques préventives et a été vice-président du Conseil national de la recherche archéologique. Archéologue de terrain, il a dirigé des fouilles en France, en Italie, en Syrie et en Grèce. Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages sur l'économie et la culture des sociétés protohistoriques de la Méditerranée nord-occidentale au I^{er} millénaire et les relations qu'elles entretenaient avec les sociétés classiques.

Alain Schnapp, professeur émérite d'archéologie grecque à l'université de Paris I Panthéon-Sorbonne, a mené des fouilles en Italie du Sud et en Crète. Il a fondé l'Institut national d'histoire de l'art, qu'il a dirigé de 2001 à 2005 et a été professeur invité dans de nombreuses universités étrangères. Il s'est intéressé aux méthodes et aux théories de l'archéologie et est devenu l'un des principaux connaisseurs mondiaux de l'histoire de l'archéologie, à laquelle il a consacré *La Conquête du passé. Aux origines de l'archéologie* (Éditions Carré, 1993), traduit en plusieurs langues.



SOMMAIRE

INTRODUCTION

Face au passé, une courte histoire

Alain Schnapp

I L'hominisation et les sociétés de chasseurs-cueilleurs

Jean-Jacques Hublin

Climat et environnement des trois derniers millions d'années

Laurent Bruxelles

Modèles éthologiques pour la préhistoire ancienne

Frédéric Joulian

Les plus vieux outils du monde et l'évolution cognitive des hominines (Australopithèques, Kenyanthropes et *Homo habilis*)

Sonia Harmand

Émergence du genre *Homo*

Sandrine Prat

La première sortie d'Afrique

Sandrine Prat

Les héritiers d'*Homo erectus*: Néandertal, Denisova, *Homo sapiens* et Flores

Pascal Depaepe

Homo sapiens: évolution, émergence et dispersions

Nicolas Zwyns

L'Europe du Paléolithique supérieur

François Bon

Les révolutions de l'art préhistorique

Oscar Moro Abadia

Le peuplement des Amériques

Reginald Auger

Les premiers habitants de la Nouvelle-Guinée

Glenn Summerhayes

Le premier peuplement de l'Australie

Sue O'Connor

L'Europe des derniers chasseurs-cueilleurs

Frédéric Séara

II Les premières sociétés agricoles

Jean-Paul Demoule

Domestiquer l'animal: enjeux biologiques, sociaux et philosophiques

Lamys Hachem

Des premières pratiques agricoles à la domestication des plantes

Margareta Tengberg

La néolithisation du Proche-Orient

Anna Belfer-Cohen et

Nigel Goring-Morris

Les premières sociétés sédentaires et nomades en Asie centrale et méridionale

Frédérique Brunet

Les premières civilisations agricoles de la Chine

Li Liu

L'émergence de l'agriculture en Australie et en Océanie

Timothy Murray

Diffusion de l'agriculture et de l'élevage en Afrique

Augustin Holl

Les premières sociétés agropastorales américaines

Michelle Elliott et Nicolas Goepfert

Économies agropastorales et paysages culturels du Néolithique européen

Claire Manen

Violences préhistoriques

Marylène Patou-Mathis

Nomades ou sédentaires: les multiples voies des chasseurs-cueilleurs

Thomas Perrin

Sociétés européennes de l'âge du Bronze et du début de l'âge du Fer

Cyril Marcigny

Le problème archéologique indo-européen

Jean-Paul Demoule

III Origine et extension des États centralisés

Dominique Garcia

Des cités-États aux empires en Mésopotamie

Jean-Louis Huot

Civilisations de l'Indus, de l'Oxus et du haut plateau iranien

Massimo Vidale

Appréhender l'Inde ancienne

Charles Malamoud

Une archéologie de la Chine avant la Chine

Ryōsuke Kakudō

Les formes de l'État en Égypte ancienne

John Baines

L'émergence des systèmes palatiaux dans le monde égéen au II^e millénaire

Annie Schnapp-Gourbeillon

L'expansion grecque

Emanuele Greco

Les Phéniciens, de la Méditerranée orientale à la péninsule Ibérique

Pierre Rouillard

Les Étrusques: identité et circulations

Michel Gras

Une forme d'État émergent : les principautés celtiques

Dominique Garcia

La construction territoriale de l'Empire romain

Laurence Tranoy

Des villages aux États dans les Amériques

Brigitte Faugère

L'Afrique subsaharienne, de la première métallurgie à l'arrivée de l'islam

Bertrand Poissonnier

IV Des empires à la mondialisation

Alain Schnapp, Jean-Paul Demoule

Naissance et expansion du christianisme

Jean Guyon

L'Empire byzantin, une histoire millénaire entre Europe et Asie

Jean-Pierre Sodini

Archéologie de l'Islam au Proche et au Moyen-Orient

Alastair Northedge

L'Occident musulman à la lumière de l'archéologie médiévale

Jean-Pierre Van Staëvel

L'Europe du premier Moyen Âge

Isabelle Catteddu

Les Vikings, premier trait d'union entre vieux et nouveau mondes

Vincent Carpentier

Le second Moyen Âge en Europe occidentale

Laurent Schneider

La naissance de l'État russe au IX^e siècle et son expansion

Michel Kazanski

Les conquêtes de l'Empire mongol

Emma Zilivinskaya

L'archéologie des communautés juives européennes

Philippe Blanchard et Paul Salmona

De la fondation de l'Empire chinois aux débuts de la période moderne : unification et acculturation

Lukas Nickel

Le Japon dans tous ses États ou comment l'archéologie permet de repenser l'histoire du Japon

Laurent Nespoulous

L'Inde, de la période védique à l'Empire moghol

Charles Malamoud

De l'étude monumentale à l'archéologie contemporaine en Asie du Sud-Est

Christophe Pottier et Dominique Soutif

L'Afrique subsaharienne ancienne : civilisations de la diversité

François-Xavier Fauvelle

Les États en Mésopotamie et dans les Andes

Brigitte Faugère

L'homme à la conquête du plus grand océan du monde

Éric Conte

L'Amérique du Nord ou l'île de la Tortue au cours des trois derniers millénaires

Ronan Méhault

Archéologie des mondes moderne et contemporain en Europe

Séverine Hurard

L'archéologie des grands conflits mondiaux

Gilles Prilau et Vincent Carpentier

V De nouveaux champs d'étude pour l'archéologie

Dominique Garcia

L'apport de la génétique à l'histoire d'*Homo sapiens*

Luis Quintana Murci, Étienne Patin

Les méthodes actuelles de datation

Jean-Pierre Bracco

L'archéodémographie pour relire l'histoire

Delphine Isoardi

Ethnoarchéologie

Anick Coudart

Bioarchéologie des substances naturelles dans les céramiques

Martine Regert

Archéologie des techniques de l'Antiquité

Jean-Pierre Brun

Archéologie sur le bâti ou lire l'histoire sur les murs

Victorine Mataouchek

Du ciel au territoire, vers une nouvelle perception de l'espace archéologique

Laure Nuninger

L'archéologie maritime

Patrice Pomey

Raconter la construction des territoires : une nouvelle mission pour les musées d'archéologie

Vincent Guichard

Archéologie et société

Nathan Schlanger

Tableau synoptique et cartes

Index

Liste des auteurs

Remerciements

Table des illustrations/crédits

L'hominisation et les sociétés de chasseurs- cueilleurs

Jean-Jacques Hublin



Homo sapiens a étendu son emprise sur l'ensemble de la planète, jusque dans ses zones les plus inhospitalières. Il a entrepris d'explorer les fonds marins les plus inaccessibles et s'est aventuré dans l'espace pour poser le pied sur la Lune et bientôt sur Mars. Son impact sur l'environnement physique, la faune et la flore est immense. Il modifie de façon profonde le climat de la Terre, conduit vers l'extinction quantité d'espèces animales et végétales et manipule le génome de nombreuses autres. Aujourd'hui, la biomasse des vertébrés vivant sur les continents est très largement constituée par les hommes eux-mêmes et par les animaux qu'ils ont domestiqués et qu'ils exploitent. Au cours de la longue histoire de la vie, aucune espèce n'avait été à ce point dominante. Pourtant, du point de vue de la parenté, l'homme ne représente qu'une espèce au sein d'un groupe de grands Primates autrefois très varié mais dont la diversité est aujourd'hui considérablement appauvrie.

Pendant des millénaires l'homme s'est considéré comme une créature totalement à part du reste du monde vivant, fruit d'une création ancienne par une ou plusieurs entités surnaturelles. Au cours des deux derniers siècles, longtemps après que les sciences naturelles ont établi leurs méthodes d'étude et que la notion d'évolution a été acceptée par le monde des savants, il a continué à s'attribuer une position prééminente dans la nature et dans les classifications zoologiques. Dans la dixième édition de son ouvrage *Systema naturae*, publiée en 1758-1759, le naturaliste suédois Carl von Linné (1707-1778) décrit les Mammifères comme une des six classes du règne animal, et il est le premier à ranger l'homme avec les singes au sein de l'ordre des « Primates », terme dérivé du latin *primas* qui signifie « premier ». Cette dénomination souligne la position prééminente de ce groupe au sommet d'une « échelle des êtres » telle qu'elle est comprise à l'époque. Pourtant d'éminents naturalistes comme le médecin et biologiste allemand Johann Friedrich Blumenbach (1752-1840) et l'anatomiste français Georges Cuvier (1769-1832) ont continué à séparer singes et hommes en les rangeant dans des ordres différents : respectivement chez les « Quadrumanes » et les « Bimanes », entités de même rang que celui des Carnivores ou des Cétacés. Jean Louis Armand de Quatrefages (1810-1892), un des pères de l'anthropologie physique, ira même jusqu'à défendre la notion de « Règne humain », distinct des règnes animal et végétal.

C'est sous l'influence des Britanniques Thomas Huxley (1825-1895) et Charles Darwin (1809-1882) que la notion de primates a finalement été largement acceptée par le monde scientifique. Mais les relations de l'homme et de ses proches parents ont continué à être largement discutées et la classification des Primates a considérablement évolué tout au long du XX^e siècle. Très longtemps, au sein de la superfamille des Hominoïdes, les hommes ont été classés dans une famille à part, celle des Hominidés, distincte de celle des Pongidés qui rassemblait les grands singes sans queue. C'est seulement à la fin des années 1960 que les travaux de phylogénie moléculaire ont commencé à montrer que, en réalité, l'homme actuel était beaucoup plus proche des grands singes africains – et en particulier des chimpanzés – qu'il ne l'était des orangs-outans ou des gibbons. Dès lors, la division ancienne entre Pongidés et Hominidés n'avait plus grand sens. Dans les quelques décennies qui ont

La naissance de l'État russe au IX^e siècle et son expansion

Michel Kazanski

L'immense territoire russe et sa mosaïque ethnique voit émerger vers la fin du I^{er} millénaire de notre ère les premiers centres urbains, comme à Kiev ou Novgorod, tandis qu'après l'épisode de l'invasion mongole du XIII^e siècle, et la montée en puissance de Moscou, les influences occidentales se feront de plus en plus sentir.

Traditionnellement l'histoire médiévale russe est divisée en deux périodes : « la Rus' de Kiev » (IX^e-XIII^e siècle) et « la Rus' de Moscou » (XIV^e-XVII^e siècle), dont les noms évoquent la géographie des centres vitaux du pays. Les recherches archéologiques revêtent une importance primordiale car les sources écrites avant le XI^e siècle sont très lacunaires.

Le futur territoire de l'État russe est formé de trois zones géographiques : le nord forestier, la steppe forestière et la steppe nomade. Le nord forestier à l'âge du Fer (I^{er} millénaire avant notre ère - I^{er} millénaire après) a une faible densité démographique, avec une population éparpillée mais très adaptée à l'environnement naturel. La ceinture de la steppe forestière, qui commence à peu près au sud de Kiev, possède de riches terres noires, très propices à l'agriculture, qui y est attestée par Hérodote. Cet atout a certainement participé au fondement des structures étatiques même si cette zone est une terre d'insécurité, à cause de son voisinage avec la steppe nomade. C'est seulement à l'époque des formations préétatiques ou étatiques de l'Antiquité et du Moyen Âge que cette steppe forestière est densément peuplée, comme l'atteste le nombre très élevé de sites archéologiques. Enfin, la steppe nomade occupe la partie sud de l'Europe orientale. Elle est peuplée de nomades qui vont rester invincibles jusqu'à la diffusion des armes à feu grâce à leur grande mobilité et à leur capacité à se mobiliser très rapidement sur différents fronts.

Plusieurs grands groupes linguistiques et culturels se partagent à l'âge du Fer l'Europe orientale. Au nord les peuples finnois et ougriens occupent une vaste zone de la Scandinavie jusqu'au-delà de l'Oural. Les Baltes et les Slaves sont leurs voisins au sud. Dans l'Antiquité, ces deux groupes formaient une seule communauté

linguistique, puis les langues slaves et baltes se sont séparées. Enfin, la steppe nomade est peuplée par des populations non sédentarisées, d'abord iranophones – Scythes, Sarmates, Alains –, puis, à partir du début du Moyen Âge, par des turcophones – Huns, Bulgares, Turcs, Petchenègues, Coumans (ou Polovtses), Tatars – et, dans une moindre mesure, des locuteurs de langues ougriennes tels les Avars et les Magyars. Cette zone est sur la route des nomades allant de l'est vers l'ouest qui, tous les deux cents à trois cents ans, voit déferler de nouvelles vagues de migrants qui se sédentarisent peu à peu.

De grands axes de communications transcontinentaux traversent l'Europe de l'Est. La route de la Soie est empruntée dès le VI^e siècle ; sa branche septentrionale passe par les steppes russes et aboutit aux portes de la mer Noire. Deux grands fleuves traversent le futur État russe : la Volga, reliant la mer Baltique à la mer Caspienne, et le Dniepr, la mer Baltique à la mer Noire. Ces deux routes fluviales existent depuis l'époque protohistorique, mais leur intégration dans l'économie eurasiennne a lieu aux IX^e-X^e siècles. L'axe Baltique/Caspienne assure l'afflux des dirhams (monnaie d'argent islamique) orientaux vers l'Europe carolingienne, alors en pleine pénurie d'argent. La route reliant l'Europe du Nord au monde byzantin est vite devenue un axe majeur prégnant pour la naissance de la Russie.

Aux origines de l'État russe

Au IX^e siècle, la zone du futur État russe est peuplée d'une mosaïque de peuples slaves et finnois, connus par les témoignages d'auteurs orientaux, byzantins et latins, par les récits légendaires de la *Chronique des temps passés* ou *Chronique de Nestor* (première chronique russe rédigée aux XI^e-XII^e siècles), mais surtout grâce à l'archéologie. Les recherches archéologiques ont en effet mis au jour de nombreux habitats fortifiés ou non, parfois proches de sites funéraires. L'économie de ces peuples est fondée sur l'agriculture et l'élevage. La céramique non tournée, les bijoux féminins « ordinaires » ainsi que certaines pratiques funéraires caractérisent de grands groupes culturels, qui correspondent peu ou prou aux peuples connus grâce aux



sources écrites. Aujourd'hui les chercheurs attribuent aux Slaves des VIII^e-X^e siècles les cultures dites de Louka-Raikovetskaïa à l'ouest du Dniepr, et de Romny-Borschevo à l'est du Dniepr. Il est plus difficile d'identifier les sites du nord – les civilisations des Longs kourganes et celle dites de Sopki («grands tertres»), qui peuvent être slaves, mais aussi finnoises et baltes. Les sites finnois de la région située entre les fleuves de la Volga et de l'Oka (attribués au peuple finnois de Meria) et du lac de Ladoga (la culture dite «des tumuli de Ladoga») ont été bien identifiés. Mais il faut être prudent car les civilisations archéologiques peuvent correspondre à d'autres réalités que les ethnies; il faut toujours les confronter avec les témoignages des auteurs anciens.

Les données archéologiques témoignent de la formation progressive des structures préétatiques au cours du IX^e siècle. Des centres fortifiés importants (Sarskoe, Izborsk, Iskorosten, Supruty), des armes défensives et d'apparat typiques de celles des guerriers professionnels (épées, sabres, cottes de maille), ainsi qu'un équipement équestre prestigieux ont été découverts par les archéologues. La *Chronique des temps passés* évoque l'existence du pouvoir princier chez plusieurs peuples slaves

du IX^e siècle, tels les Polyanes, les Drevlyanes, les Drevgitchis, les Slovènes de Novgorod et les Polotchanes.

À cette époque, la population slave et finnoise est en contact avec deux peuples, les Khazars de la steppe et les Varègues de Scandinavie; des incidences directes sur la formation du premier État russe en découlent. Le khaganat khazar, représenté par la civilisation Saltov-Mayatskoe (VIII^e-première moitié du X^e siècle), soumet les peuples slaves au paiement d'un tribut régulier. L'influence culturelle khazare se manifeste alors sur des sites slaves de la rive gauche du Dniepr dans la céramique tournée, les parures, l'armement et l'équipement équestre.

Au cours des VIII^e-IX^e siècles arrivent les Scandinaves, nommés en Europe orientale Varègues ou Rus' (voir p. 460). Ils s'installent près de l'embouchure du Volkhov, lieu stratégique pour atteindre la Volga et le Dniepr. Un habitat à forte composante scandinave est attesté dès 732 (datation dendrochronologique par l'étude des cernes de bois) à Staraia Ladoga, grâce à des fouilles archéologiques. Selon la légende, les Varègues soumettent les Slaves du Nord et les Finnois, puis sont chassés. Mais, en 862, les Slaves et leurs alliés finnois invitent de nouveau le prince scandinave Riourik à gouverner leur pays. Il s'installe d'abord à Ladoga, puis plus au sud, à Novgorod (qui sera appelé par la suite Novgorod-le-Grand). Ainsi l'année 862 est-elle considérée comme le début officiel de la Russie, même si la date et la véracité des événements racontés par les chroniques russes restent sujettes à caution.

Kiev, nouvelle capitale de la Rus'

La nouvelle situation politique engendre l'apparition de centres proto-urbains et d'habitats à caractère cosmopolite (Riurikovo Gorodische sur le Volkhov, Gnezdovo sur le Dniepr, Timirevo sur la Volga, Kroutik sur le lac Beloïe), où se concentrent commerce, production artisanale et centre du pouvoir. La culture matérielle de ces sites est hétérogène, avec des composantes scandinaves, slaves et finnoises. En 882, toujours selon la *Chronique des temps passés*, Oleg, le successeur de Riourik, s'empare de Kiev et y établit la capitale de la Rus'; ce terme commence progressivement à recouvrir toute la population soumise sous la dynastie de Riourik. Ce déplacement de la capitale du Nord slavo-finnois vers le Sud slave a déterminé l'histoire de la civilisation russe.

Les princes de Kiev étendent leur pouvoir en soumettant par la force et/ou par la diplomatie les peuples slaves, finnois et baltes entre le lac de Ladoga, au nord, et la steppe forestière, au sud. Le matériel funéraire archéologique témoigne de l'émergence de véritables structures étatiques. Citons les tombes privilégiées du IX^e et surtout du X^e siècle, dotées de chambres



1. Bâtiments en briques crues mis au jour à Sarazm

2. Outillage, nucléus et «corme» en pierre. En haut, matériel archéologique provenant du site d'Ajakagytma; en bas, site de Sarazm.



3. Poterie entière, d'environ 27 cm de haut, et tessons peints provenant de Sarazm.



Disons maintenant quelques mots de la chronologie et de la géographie des événements. De nombreux documents, surtout littéraires, et que la recherche archéologique a souvent confirmés (par exemple à Tarente, Syracuse, Megara Hyblaea, Crotone et Gela), attestent que ce grand mouvement s'est déroulé du VIII^e au VI^e siècle, au cours des trois siècles ou presque qui ont transformé en profondeur l'histoire et la culture de la Méditerranée. Les aires les plus concernées par ces nouvelles fondations furent l'Italie méridionale (qui prendra le nom de Grande Grèce), la Sicile, l'Afrique du Nord, les bords de la mer Noire, le golfe du Lion et les rives orientales de la péninsule Ibérique.

Les fondations en Italie méridionale et en Sicile

Les informations tirées des sources littéraires nous permettent de situer, au moins à grands traits, les aires de provenance des *apoikoi*. Les premiers furent les Eubéens, les habitants de la grande île à l'est d'Athènes. Ces navigateurs renommés, experts dans la métallurgie, fondèrent les premières cités : Pithécusses sur l'île d'Ischia et Cumès qui lui fait face sur le continent, puis Naxos, la plus ancienne cité grecque de Sicile, Catane, Léontinoi et, dans le détroit de Messine, Zancle et Rhégion. De leur côté, les Corinthiens auraient fondé Syracuse et les Mégariens la Mégare de Sicile, qui eut pour second nom Hyblaea. En Italie méridionale, les Spartiates fondèrent à Tarente leur seule *apoikia* d'Occident, tandis que le rôle des Achéens du nord du Péloponnèse se révélait décisif d'abord avec Sybaris, Crotone et Caulonia, puis Métaponte et Poseidonia (Paestum à l'époque romaine). Enfin des Locriens de Grèce fondèrent la cité de Locres qui prit pour second nom Epizéphyrie, emprunté peut-être au promontoire voisin de Zéphyria qui avait accueilli le premier noyau de peuplement. En Sicile, des Grecs venus de Crète et de Rhodes fondèrent Gela sur la côte méridionale de l'île, et des exilés de Colophon en Asie Mineure auraient créé Siris sur la côte de Lucanie.

Parmi les expériences qui ont pu jeter quelque lumière dans le débat toujours problématique entre archéologie et histoire, mentionnons le cas de Pithécusses et de Cumès. Alors que les sources historiques désignaient Cumès comme la plus ancienne fondation d'Italie et de Sicile, l'exploration archéologique menée sur l'île d'Ischia (particulièrement dans la nécropole de San Montano) a clairement démontré que l'établissement de Pithécusses était antérieur d'au moins un quart de siècle (vers 760) ; on en conclut que Cumès demeurait la première fondation grecque urbaine et que l'établissement de Pithécusses, certes plus ancien, n'était pas une cité mais plutôt un *emporion* créé par des marchands eubéens

et ouvert à l'activité commerciale d'autres négociants, notamment (mais pas seulement) phéniciens, à en juger par les objets exhumés dans ses riches sépultures. D'abord largement admise, cette hypothèse a soulevé, à partir des années 1990, des objections, tant il est difficile d'admettre qu'un comptoir peuplé de résidents durablement installés et inhumés sur place, si loin de leur cité d'origine, ait pu exister dès le VIII^e siècle. Selon toute probabilité, Pithécusses était une *polis* de haute époque archaïque, établie sur une île, et dont l'activité d'*emporion* allait de pair avec des activités agricoles, comme l'atteste la découverte d'une ferme (un exemple rare pour l'époque archaïque) mise au jour à Punta Chiarito, sur la côte méridionale d'Ischia. Le problème chronologique paraissait insoluble, eu égard à la priorité de Cumès affirmée par nos sources historiques. Mais, en 2000-2005, des fouilles menées à Cumès ont ouvert le dossier de la découverte de fragments de vases de style géométrique tardif, contemporains des plus anciens objets manufacturés retrouvés à Ischia. Le problème reste entier mais l'état de la question nous invite à aborder avec prudence des textes littéraires qui, en tout état de cause, sont d'époque beaucoup plus récente. L'analyse du matériel archéologique nous permet d'établir avec certitude que l'installation des Eubéens fut quasiment contemporaine sur les deux sites.

Un événement qui mérite toute notre attention se produisit environ un siècle après, lorsque de nouvelles cités furent fondées, non par des hommes venus de Grèce, mais par des Grecs issus des villes qui avaient été créées en Italie et en Sicile depuis quelques générations. Ainsi naquirent Himère, Sélinonte et Agrigente en Sicile, Medma, Hipponion, Métaura, Métaponte et Poseidonia en Italie méridionale. On a donné diverses explications à ce décalage de près d'un siècle entre les premières fondations et les suivantes. Que l'expansion fût déterminée par la nécessité de conquérir de nouveaux espaces commerciaux, on l'a cru pendant longtemps, mais cette hypothèse paraît anachronique. Plus vraisemblablement, le départ des *apoikoi* pour ces fondations secondaires et celui qui avait donné naissance aux cités plus anciennes s'inscrivaient tous deux dans le même cadre. Dans un cas comme dans l'autre, une population toujours plus nombreuse partait en quête de nouveaux territoires, les occupait et les cultivait.

Un cas particulier est celui de la fondation de Cyrène en Libye par des populations originaires de Sparte qui, venues de Théra (aujourd'hui Santorin), s'installèrent dans le nord de l'Afrique après une suite de péripiétés que nous connaissons bien grâce au récit d'Hérodote (*Histoires*, IV, 151-158) et à un extraordinaire témoignage épigraphique sur la stèle dite «des fondateurs».

L'expansion grecque

322

Emanuela Greco

Les premières sociétés sédentaires et nomades en Asie centrale et méridionale

est remarquable et trace les premières frontières culturelles avec les régions n'adoptant pas cette technique.

Nous identifions deux méthodes pour son application. La première («Yubetsu») est née il y a environ 20 000 ans dans une aire regroupant la Sibérie orientale, la Mongolie, la Chine septentrionale, la Corée et le Japon. Elle vise la production de très petites lames à partir de blocs (nucléus) préparés à dessein. Cette méthode serait arrivée au Kazakhstan oriental et méridional depuis l'Extrême-Orient, soit par la diffusion de blocs prêts à être exploités, soit par l'arrivée de tailleurs itinérants ; au Tadjikistan méridional, elle aurait été adoptée par les tailleurs locaux qui la reconfigurent pour l'adapter à leur «manière de faire» ancestrale. Plus à l'ouest, cette méthode semble entrer en concurrence avec une seconde («bullet core») qui permet, selon le mode opératoire choisi (dans la main, à la béquille d'épaule ou pectorale, etc.), de varier la taille des lames, transformées parfois en armatures de projectiles de forme géométrique. Cette dernière méthode aurait été inventée selon nous dans trois foyers : au nord (Kazakhstan et Oural), où la complexité des modes opératoires ne semble être partagée que par certains tailleurs ; au centre (Ouzbékistan et Kazakhstan), où l'on note une tendance à la miniaturisation des outils ainsi que l'apparition de la percussion indirecte (utilisation d'un compresseur en os ou en bois de cervidé entre le bloc et le percuteur) ; au sud (Afghanistan et Iran), où le traitement thermique des blocs de pierre à débiter améliore la taille.

C'est dans ces communautés de chasseurs-cueilleurs, aux traditions techniques bien différenciées, que le Néolithique va émerger, ouvrant la voie aux sociétés sédentaires ou nomades.

De l'agropastoralisme à l'urbanisation : l'établissement du sédentaire

Le modèle de l'agropasteur sédentaire est familier aux vieilles sociétés agricoles européennes issues du foyer de néolithisation proche-oriental. En Asie, ce monde «des oasis» n'apparaît pas soudainement et il montre d'importantes variantes régionales selon la place accordée aux céréales et à leur nature, le choix des domestications animales et la conservation ou non d'une composante mobile. L'idée d'un modèle unique – levant – propagée à des régions secondaires s'estompe donc devant l'émergence plurielle de systèmes économiques composites et les innovations culturelles locales en Asie méridionale ; les découvertes de ces dernières décennies renseignent sur l'existence de dynamiques propres à des centres régionaux, si ce n'est de foyers locaux de néolithisation.

Entrons d'abord dans le monde du blé et de l'orge, cultivés dans des villages bâtis en briques crues en Iran

entre les X^e et VIII^e millénaires. Les sites les plus anciens attestent une phase sans céramique, la poterie – à dégraisant végétal et peinte – n'apparaissant qu'au VII^e ou au VI^e millénaire selon les régions. Le passage à une économie néolithique se marque généralement par la mise en place d'un système mixte mêlant vie agricole sédentaire et développement d'un pastoralisme saisonnier complémentaire.

Le massif du Zagros iranien, flanc oriental du Croissant fertile, montre des dynamiques distinctes. Dans les hautes terres du Zagros central, un foyer de domestication de la chèvre – le plus ancien connu à ce jour en Asie et sans influence extérieure décisive – apparaît dès le début du IX^e millénaire (Ganj Dareh), suite à une chasse spécialisée et raisonnée de cette espèce. On sait à présent que les prémices d'une culture de l'orge et du blé, dont l'origine levantine est discutée, apparaissent peu après (Chogha Golan et East Chia Sabz, fin du IX^e millénaire). Le mode de vie pastoral et transhumant deviendrait alors plus sédentaire (Tepe Guran). La poterie apparaît tardivement : entre 6100 et 5800, voire au VI^e millénaire au Louristan, situé au centre du Zagros (Tepe Abdul Hosein). Au sud (Khouzistan, Deh Luran), l'élevage prédomine également (Ali Kosh, Chogha Sefid) avec une chèvre domestique introduite depuis les hautes terres ; aux habitats agricoles permanents dans la plaine s'ajoutent des campements saisonniers de pasteurs dans les steppes semi-arides. Plusieurs éléments propres au Zagros – habitat aux pièces rectangulaires multiples, abondance de figurines animales en argile, présence de pierres à rainure non décorées (dont l'usage le plus couramment admis est celui de redresser des hampes de flèches, d'aiguiser ou de polir des outils en os ou en bois), poterie peinte aux styles inédits, etc. – font de cette région une zone clé moteur pour la néolithisation en Mésopotamie.

Dans le nord-est de l'Iran, un Néolithique agropastoral sans céramique (Sang-e Chakhmaq) est identifié environ 1 000 ans plus tard (fin du VIII^e millénaire). Il est suivi d'une phase avec poterie, à partir de 6200, dans les régions du Golestan et du Khorassan, et les piémonts du Kopet-Dagh (culture de Jeitun, Turkménistan) ; les modalités de cette expansion territoriale – la plus septentrionale en Asie centrale – sont à préciser. Les céréales (blé et orge) procèdent d'une importation depuis le Levant ou la Mésopotamie, mais l'absence de légumineuses et de lin indique des choix distincts du modèle proche-oriental ; la domestication du mouton pourrait être locale en Iran. À Jeitun, les objets mis au jour et l'architecture dessinent, selon nous, les contours d'entités culturelles régionales qui vont s'affirmer au cours du Néolithique puis du Chalcolithique aux

201

Frédérique Brunet



1. Coupe fabriquée à Sparte mise au jour dans la nécropole de Tarente, Pouilles, Italie, 540-530 avant notre ère.
2. Acrotère en terre cuite figurant une gorgone ailée courant et tirant la langue, provenant d'un temple archaïque de Syracuse, Sicile, Italie, VI^e siècle avant notre ère. Museo Archeologico Regionale Paolo Orsi, Syracuse.
3. Statère d'argent de Tarente, seconde moitié du VI^e siècle avant notre ère. Au verso, Phalarchos chevauchant un dauphin, au verso, Taras, fondateur éponyme de Tarente.
4. Vue aérienne du site archéologique d'Emporion, Gérone, Espagne



navires du monde nordique, alors qu'elle était jusqu'alors réservée aux seules petites embarcations utilisées pour la pêche ou le cabotage. Cette évolution préside à la naissance du navire viking, ce fameux «drakkar», forme francisée d'un mot désignant non pas le navire mais sa proue sculptée sous la forme d'un animal fantastique : le *dreki*. Vers 700, le navire viking acquiert ainsi sa forme classique, qui nous est notamment connue grâce aux cinq épaves découvertes à Skuldelev, dans le fjord de Roskilde, au Danemark, ainsi qu'aux navires-sépultures mis au jour à Oseberg, Gokstad, Borre et Tune, en Norvège, ou Ladby, au Danemark. Ce type de vestige est extrêmement rare hors de la Scandinavie : Ardnamurchan et Scar en Écosse; ile de Groix, en France.

Par navire viking, il faut entendre une grande diversité de bâtiments adaptés aux mers sur lesquelles ils naviguent ainsi qu'aux besoins auxquels ils répondent. L'archéologue naval Ole Crumlin-Pedersen opère une distinction majeure entre le *langskip*, destiné à la guerre et aux raids, et le *kaupskip*, plus massif, voué au transport et au commerce. Les premiers, pontés, embarquant davantage de rameurs que les seconds dont la coque abrite la cargaison. Ils vont à la voile comme à l'aviron et leur coque effilée, au faible tirant d'eau, leur permet de remonter les rivières ou de s'échouer facilement. Les seconds, partiellement pontés, naviguent surtout à la voile et embarquent un équipage beaucoup plus restreint. Outre ces deux grandes familles existent également, à l'âge viking, divers petits bateaux utilisés au quotidien pour le transport et la pêche.

En dépit de leurs différences, tous ces navires sont construits selon un seul et même concept. La coque longue, étroite et légère est dotée d'extrémités symétriquement relevées. Elle est construite à clins, les grandes lames appelées clins, généralement en chêne, étant fixées à l'ossature du bateau au moyen de rivets métalliques de section circulaire ou ovale. L'étanchéité est assurée au moyen d'un calfatage de laine, de crin de cheval et de goudron. Avec l'introduction de la voile, la coque s'évase jusqu'à prendre la forme d'une accolade. La voile unique, rectangulaire, est portée par un mât en pin, implanté grâce à une pièce de bois mobile qui lui confère une grande souplesse face aux coups de vent des mers du septentrion. Les manœuvres sont faites de cordages et de peau de phoque tressée. Dirigé au moyen d'un grand aviron latéral doté d'une barre de gouverne, le bateau embarque une ancre en fer forgé tandis que la tête du mât porte parfois une girouette en métal.

Un grand navire viking peut emmener à son bord une soixantaine d'hommes armés. Son capitaine et propriétaire fait aussi office de barreur, une fonction de prestige encore à la fin du XI^e siècle. La vie à bord est rude. Les hommes ont

pour seul abri une toile tendue derrière le mât; assis le jour sur leur coffre, ils dorment par deux dans un sac de cuir étanche. La coque permet d'embarquer de l'eau, des vivres, des marchandises et aussi des chevaux, que les Vikings dressent à monter et descendre du bateau, ainsi que le montre la tapisserie de Bayeux. Cette manœuvre délicate a été reproduite avec succès lors de séances expérimentales par des archéologues scandinaves.

Grâce à leurs navires, les Vikings empruntent trois grandes routes maritimes. Faisant voile au nord-ouest, les Norvégiens vont en Écosse et en mer d'Irlande, puis aux Féroé, en Islande et, de là, jusqu'au Groenland et en Amérique du Nord. Les Danois quant à eux partent plein ouest puis au sud, se manifestent en Grande-Bretagne et sur le continent pour atteindre la Méditerranée. Les Suédois, enfin, empruntent la route de l'est à travers la Baltique, visitent les contrées slaves et fondent un nouvel État au nord-ouest de la Russie. Ils pousseront leur conquête vers le sud jusqu'à Byzance et aux portes du Proche-Orient.

Les routes des Norvégiens

Vers 750, les Norvégiens se portent sur la côte nord-est de l'Angleterre et les archipels des Orcades et des Shetlands, où ils établissent des bases permanentes. Dès 795, ils s'installent dans les estuaires écossais et irlandais, fondant de petites seigneuries où l'on vit à la mode scandinave. Cela explique que dans cette région précisément ont été découverts quelques-uns des très rares navires-sépultures hors de Scandinavie. Vers 870, le roi viking Olaf fonde à Dublin une ville portuaire fortifiée, un *longphort*, à partir duquel il règne sur un territoire maritime incluant les Hébrides, les Orcades, ainsi qu'une partie de l'Irlande, du pays de Galles et de l'Écosse qu'il dispute au royaume scot d'Alba. À Dublin, dans l'emprise des fossés qui protégeaient la place viking, ont été mis au jour des tombes, des vestiges de maisons en bois tressé et divers objets d'origine scandinave. D'autres *longphorts*, qui deviendront des villes importantes, voient bientôt le jour : Annagassan, Waterford, Wexford, Cork, Limerick... Les Scandinaves sont chassés de Dublin en 902. Commence alors un siècle de guerres incessantes, jusqu'à la défaite des Vikings au soir de la bataille de Clontarf, en 1014, face à Brian Boru, haut roi des Irlandais. La paix revenue voit l'émergence d'une culture hybride iro-norvégienne, dynamisée par les échanges qui se perpétuent dans les *longphorts*.

Les Norvégiens s'aventurent également plus loin vers le nord-ouest, dans l'archipel des Féroé puis en Islande et au-delà, vers le Groenland et l'Amérique. Vers 825, les Féroé sont colonisées par quelques familles dont l'archéologie a exhumé des habitations comme à Funningur, au nord-ouest de l'île d'Eysturoy, où de grandes bâtisses ont été élevées avec du bois importé de Norvège. Vers 850,

Les Vikings, premier trait d'union entre l'ancien et le nouveau mondes



1. Reconstitution, sur le site canadien de l'Anse aux Meadows, d'une maison du site de Jarfshol, aux îles Shetland, dont l'architecture est typique des colonies scandinaves du nord de l'Europe et du Groenland.

2. Fouille en 1997 de l'épave 6 de Skuldelev, datée d'environ 1030, dans le fjord de Roskilde, au Danemark.

3. Fouilles du site varégue - Vikings en provenance de Suède - de Troitsky, à Veliki Novgorod, en Russie, dont les maisons en bois, datées du X^e au XV^e siècle, sont conservées sur plusieurs mètres dans la tourbe.



424

Vincent Carpentier



1. Tête olmèque en basalte, mesurant 2,6 m de haut et pesant 25 t, découverte sur le site de San Lorenzo, Veracruz, Mexique. Elle est datée entre 1200 et 900 avant notre ère.

2. Reconstitution picturale du site de Cahokia, vallée du Mississippi, XIII^e siècle de notre ère. Le centre cérémoniel pourvu d'un sous-bassement pyramidal monumental est l'une des caractéristiques communes avec l'aire mésoaméricaine.

3. Site de Monte Albán, capitale zapotèque aux environs de 300 de notre ère, Oaxaca, Mexique. La place centrale, de 300 m de long sur 150 m de large, était cernée de bâtiments dédiés au culte et de résidences élitaires.



Des villages aux États dans les Amériques

entités divines clairement identifiables : dieux du feu, de la pluie et du maïs. Dans l'Occident du Mexique, des différences de statuts surgissent dans le domaine funéraire également au Préclassique final (entre 300 avant et 200 après notre ère) : alors que certains défunts sont enterrés dans de simples fosses, des tombes à puits monumentales accueillent les membres d'une même famille. Ces tombes sont particulièrement riches en objets d'accompagnement funéraire : objets précieux importés de régions lointaines et statuettes creuses en terre cuite de grande qualité esthétique représentant dirigeants, guerriers et «spécialistes rituels» qui, investis de pouvoirs, communiquaient avec les divinités et les ancêtres.

Ce type d'organisation a persisté dans certaines régions des Amériques jusqu'aux époques proches de la Conquête européenne. Dans la vallée du Mississippi, Cahokia est considéré comme la manifestation tardive d'une des plus grandes chefferies du continent nord-américain, au cours du XIII^e siècle de notre ère. Ce site comprend encore aujourd'hui plus de cent monticules dont certains, très monumentaux, adoptent une forme pyramidale; il aurait abrité jusqu'à 40 000 personnes. Les archéologues ont mis au jour des sépultures de dirigeants et d'autres, regroupant plusieurs dizaines d'individus, qui témoignent de l'importance des activités rituelles et guerrières pour ce site à la tête d'un réseau d'échanges très étendu. En Amérique du Sud, les sources ethnohistoriques décrivent à leur tour de vastes chefferies, en Colombie par exemple, pour les époques proches de la Conquête espagnole. Les Tairona et les Muiscas ont formé au XVI^e siècle des chefferies de langue chibcha, connues pour avoir regroupé des fédérations de hameaux et de villages dans le nord et le centre de la Colombie. Ces puissantes fédérations, spécialisées dans la production de somptueux objets en or, sont les ultimes descendants des orfèvres des cultures colombiennes et centre-américaines des périodes antérieures.

355

Brigitte Faugère

Jivaros du nord du Pérou ou «maître de maison» chez les Makuna de Colombie et du nord du Brésil, avec des obligations et des fonctions distinctes. Le rôle des spécialistes rituels est également très variable selon les régions et les groupes. Par conséquent, on peut se demander si ce concept de chefferie si communément employé en archéologie n'est pas, dans le cas américain, un outil certes utile pour classer les sociétés sur la base d'éléments matériels bien identifiés, mais également arbitraire car conçu dans une perspective étique, celle de l'observateur extérieur. La perspective émic qui favorise, elle, une compréhension à partir des sociétés elles-mêmes plutôt qu'avec des modèles préétablis, met en valeur leurs spécificités et particularismes.

La situation des groupes actuels a considérablement varié depuis l'époque préhispanique, et ce que l'on observe aujourd'hui n'est pas forcément transférable dans le passé. Il est par exemple démontré que certaines régions où persistent de nos jours des sociétés sans stratification sociale, notamment des secteurs d'Amazonie, étaient en réalité à la fin de la période préhispanique très peuplées, dotées de vastes villages et de sites fortifiés, et que l'égalitarisme actuel s'explique par la désintégration brutale du tissu social consécutive à la Conquête, notamment les considérables baisses démographiques déclenchées par l'arrivée des Européens. La pluridisciplinarité permet aux recherches de progresser sans cesse, les différentes disciplines s'alimentant mutuellement pour obtenir un recul critique nécessaire sur des sociétés disparues et d'autres survivantes.

L'origine des États en Mésoamérique dans les basses terres et sur le haut plateau central (2000 avant-250 après notre ère)

Les royautes sont particulièrement bien documentées en Mésoamérique, à la fois par l'archéologie, l'épigraphie et l'ethnohistoire. Les Mayas de l'Amérique moyenne sont particulièrement représentatifs de ce type d'organisation politique à partir du début de notre ère, et il semblerait qu'ils soient en cela les héritiers de la première civilisation mésoaméricaine, la civilisation olmèque. D'autres formes d'organisation politique étatique existent cependant à l'époque classique (entre 0 et 600 de notre ère), notamment à Teotihuacan où toutes les tentatives menées pour retrouver la trace de dirigeants ou même d'une élite clairement définie n'aboutissent pas, au terme de plus d'un siècle de fouilles archéologiques. L'idée d'une organisation politique horizontale, au sein de laquelle les représentants des différents quartiers seraient rassemblés pour mener le destin de la plus grande agglomération de l'époque préhispanique, a ainsi été proposée.

Coédition La Découverte/Inrap.
Ouvrage réalisé avec le soutien de
la Fondation Marguerite Goldschmidt/
Fondation de France ainsi qu'avec
celui de Nearch (projet financé
par la Commission européenne)
et de Constructa.
Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre (CNL).

Mise en librairie: 4 octobre 2018
620 pages
252 x 198 mm
350 photographies
Cartographie
ISBN 978-27071-8878-6
Prix: 49 €

Conception graphique: Change is good
Document de couverture: Prune Nourry,
La destruction n'est pas une fin en soi
(Tête), 2016.



Culture



CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE



CONSTRUCTA
Promotion